

Vladimir Ilitch Lénine pendant les premières journées de la révolution d'Octobre

V. Bontch-Brouïévitch

Source: *L'Insurrection armée d'Octobre à Petrograd. Moscou, Éditions en Langues Étrangères, 1958, pp. 61-75. Notes MIA.*

Et voici le premier jour de la Révolution d'Octobre. La ville était en émoi. Tout le monde attendait quelque chose... Smolny ^[1] regorgeait de monde... Le Comité militaire révolutionnaire ^[2], état-major principal des bolcheviques, y était installé. Lénine s'y trouvait en personne ; il saluait aimablement les nouveaux arrivants, les questionnait sur les événements de la journée et particulièrement sur ce qui se passait là-bas, au Palais d'Hiver et à ses abords.

La nouvelle que Vladimir Ilitch était à Smolny se propagea rapidement dans les milieux bolcheviques. Nombreux étaient ceux qui, voulant le voir, se rendaient à Smolny. Des personnes tout à fait étrangères apparurent dans les pièces attenantes au cabinet de Lénine. Les correspondants de différents journaux dont certains étrangers, essayaient d'y pénétrer avec une insistance particulière, ayant probablement remarqué que tous affluaient précisément vers Smolny où se trouvait le cerveau de l'insurrection. Des mencheviques, des socialistes-révolutionnaires et d'autres indésirables s'y montrèrent.

Il fallut constituer une garde sûre. Dans la salle de la Garde Rouge se trouvaient plus de 500 hommes armés, comptant parmi les ouvriers les plus loyaux. C'étaient des gardes rouges pour la plupart habitant l'arrondissement Vyborgski. Il fut décidé de choisir 75 hommes, parmi les plus fidèles. Un ouvrier, un bel homme d'une trentaine d'années dont la toque laissait échapper quelques mèches bouclées, commanda d'un ton calme : « *A vos rangs !* ». Le détachement fut immédiatement formé. Un silence impressionnant régnait : pas un bruit, pas un murmure. Les sentinelles se tenaient figées à l'entrée. Lorsque le commandant annonça que l'on demandait 75 hommes prêts à tout, même à mourir s'il le fallait, pour exécuter l'ordre reçu, tout le détachement fit un pas en avant et s'immobilisa. Le commandant désigna les hommes à son choix ; puis il nomma un chef et lui adjoignit deux lieutenants. « *Le cas échéant...* » remarqua-t-il d'un air sombre et se tut.

On prépara sur-le-champ des laissez-passer, dont le n°1 fut délivré à Vladimir Ilitch.

[1] L'Institut Smolny était jusqu'en août 1917 un collège de jeunes filles nobles. Il fut réquisitionné pour accueillir le Soviet de Petrograd, le Comité exécutif central pan-russe des soviets des députés ouvriers et soldats et les fractions des partis représentés en son sein. Il fut également le quartier général du Comité militaire révolutionnaire qui dirigea l'insurrection d'Octobre, puis le premier siège du Gouvernement soviétique et la résidence de Lénine jusqu'à leur installation au Kremlin de Moscou en mars 1918.

[2] Le Comité militaire révolutionnaire (*Voyenno-revoljutsionnyi Komitet, VRK*) du Soviet de Petrograd fut créé le 12 (25) octobre 1917. Il comprenait des représentants du Parti bolchevique, du Soviet de Petrograd, des comités d'entreprise, des syndicats et des organisations militaires. Il s'occupa principalement de la formation des détachements de la Garde Rouge, de l'armement des ouvriers et de la préparation de l'insurrection armée. Après la victoire de la Révolution d'Octobre, le CMR eut pour tâche la lutte avec la contre-révolution et le maintien de l'ordre révolutionnaire. À mesure que se constituait et se consolidait l'appareil administratif soviétique, les fonctions du CMR passèrent graduellement aux Commissariats du peuple nouvellement formés. Le 5 (18) décembre 1917, le CMR fut officiellement dissous.

— Qu'est-ce que c'est ? Des laissez-passer ? Pourquoi faire ? s'étonna Lénine.

— C'est indispensable. En tout cas... La garde de Smolny est déjà constituée. Veuillez jeter un coup d'œil...

Vladimir Ilitch s'approcha de la porte et aperçut le détachement figé dans un alignement impeccable.

— Voilà des braves ! Ça fait plaisir à voir ! dit-il avec admiration.

Les sentinelles se placèrent près de la porte d'entrée, à l'extérieur et à l'intérieur de la pièce. Le chef établit immédiatement la liaison avec le détachement principal.

Le monde continuait d'affluer à Smolny. A 14 heures 35 minutes s'ouvrit la séance du Soviet de Petrograd des députés ouvriers et soldats. Ce ne fut pas une vague d'enthousiasme, mais quelque chose d'encore plus puissant, de vraiment saisissant, une véritable tempête de sentiments humains qui souleva l'assistance lorsque Lénine apparut à la tribune.

Et il prit la parole.

— Camarades ! La révolution ouvrière et paysanne, dont les bolcheviques ont constamment affirmé la nécessité, s'est accomplie...

Cette séance historique du Soviet de Petrograd se déroula dans une atmosphère d'enthousiasme délirant. Vladimir Ilitch s'inquiétait au sujet du siège du Palais d'Hiver qui traînait en longueur. Le régiment Pavlovski de la garde, qui s'était rallié aux révolutionnaires, reçut l'ordre d'occuper les rues attenantes au Palais d'Hiver. Exécutant cet ordre, les soldats se planquèrent tout à côté du Palais.

Lorsque les marins arrivèrent sur les lieux, ils comprirent immédiatement la situation ; sans s'arrêter, ils franchirent par bonds la place, et se massèrent aux approches mêmes du Palais, entraînant les soldats du régiment Pavlovski et les gardes rouges. Ensuite, par une puissante poussée, ils forcèrent l'énorme porte du Palais et firent irruption à l'intérieur de celui-ci. Ils se heurtèrent aux élèves-officiers qui ne possédaient aucune expérience militaire et manquaient de chefs, mais qui leur opposèrent pourtant une résistance opiniâtre, défendant les membres du Gouvernement provisoire, réunis dans l'une des salles. Après un bref discours du marin [Jélezniakov](#), le bataillon féminin déposa les armes et passa en bloc du côté des insurgés ^[3].

Le croiseur « *Avrora* » accosta. Quelques jours avant l'attaque du Palais d'Hiver, il avait reçu l'ordre du commandant en chef des forces bolcheviques de pointer ses pièces sur le Palais. La forteresse Pierre-et-Paul avait reçu un ordre identique. Tard dans la soirée, presque simultanément avec la salve de l'« *Avrora* », les canons de la forteresse ouvrirent le feu sur le Palais d'Hiver. Les assiégés comprirent qu'ils risquaient d'être balayés d'une minute à l'autre. Les marins et d'autres unités bolcheviques se répandirent rapidement à travers le Palais et en occupèrent les positions-clés, les escaliers, les sorties et les abords.

Dans la nuit du 25 au 26 octobre, à 2 heures 10, le Gouvernement provisoire fut arrêté et transféré, sous escorte, dans la forteresse Pierre-et-Paul. [Kérenski](#) quitta le Palais par une sortie dérobée et s'enfuit honteusement dans une voiture de l'ambassade américaine ^[4]. Trois jours plus tard, il apparut à Tsarskoïé Sélo, où il tenta en vain de fomentier une émeute parmi les cosaques et l'infanterie et de les diriger sur Petrograd par les hauteurs de Poulkovo.

[3] En réalité la résistance des élèves-officiers retranchés dans le Palais d'Hiver fut loin d'être « *opiniâtre* » et le bataillon féminin fut constitué prisonnier, ses membres étant rapidement libérées les jours suivants.

[4] Erreur de chronologie : Kérenski quitta discrètement le Palais d'Hiver dès la matinée du 25 octobre, bien avant l'assaut donc.

Vêtu d'un pantalon et d'une veste de cuir noir, un cycliste traversa le corridor d'un pas rapide. De sa main gauche, il maintenait une sacoche qu'il portait en bandoulière.

— Où se trouve l'état-major du Comité militaire révolutionnaire ? demanda-t-il à deux gardes rouges en faction devant la porte.

— Et qui te faut-il ?

— Lénine. J'ai un rapport à lui remettre.

La sentinelle se retourna et appela :

— On demande le chef de relève... Une estafette est arrivée. Sans laissez-passer... Pour l'état-major. Elle demande Lénine.

Le chef de relève apparaît. Il questionne l'estafette : d'où vient-elle, qui l'envoie ?

— Du Palais d'Hiver... Du commandant en chef [Podvoïski](#).

— Venez...

— Un rapport, annonça le cycliste en entrant dans la pièce voisine. Pour Lénine.

Vladimir Ilitch s'approcha :

— Qu'y a-t-il, camarade ?

— C'est vous Lénine ? s'informe le cycliste en regardant son interlocuteur avec curiosité. Ses yeux brillent d'un éclat joyeux. Il ouvre rapidement sa sacoche, en retire une feuille de papier qu'il remet avec précaution à Vladimir Ilitch, tout en faisant le salut militaire :

— Un rapport !

— Je vous remercie, camarade, dit Lénine en tendant la main au cycliste. Confus et souriant, ce dernier la saisit des deux mains, la serre, la secoue. Puis, il salue, fait demi-tour militairement et s'éloigne d'un pas vif, tout en remettant dans sa sacoche l'accusé de réception délivré par Lénine.

— Le Palais d'Hiver est pris. Le Gouvernement provisoire est arrêté. Transféré à la forteresse Pierre-et-Paul, Kérenski a fui ! lit à haute voix Vladimir Ilitch...

À peine a-t-il terminé qu'un puissant « *hourra !* » s'élève, repris par les gardes rouges dans la pièce voisine.

— Hourra ! entend-on de toutes parts.

Exténués, mais combien émus, nous nous apprêtâmes à quitter Smolny vers 4 heures du matin. Je proposai à Vladimir Ilitch de passer la nuit chez moi. Ayant téléphoné à l'avance à l'arrondissement Rojdestvenski, je chargeai le détachement de combat de vérifier les rues attenantes à la rue Khersonskaïa. Nous sortîmes. La ville n'était pas éclairée. Ayant trouvé notre voiture à l'endroit convenu, nous regagnâmes mon logis. Visiblement, Lénine était très fatigué, il sommeillait dans la voiture. Arrivés chez moi, nous soupâmes tant bien que mal. Je m'efforçai de faire en sorte que Lénine puisse se reposer le mieux possible. J'eus toutes les peines du monde à le persuader d'occuper ma chambre, où une table de travail était à sa disposition, ainsi que de l'encre, du papier, ma bibliothèque.

Enfin il accepta et nous nous séparâmes.

Je me couchai sur un divan dans la chambre voisine et ne décidai de m'endormir que lorsque j'aurai acquis la certitude que Vladimir Ilitch dormait déjà. Je fermai la porte d'entrée à tous les crochets, cadenas et verrous de sûreté imaginables, et vérifiai mes revolvers, tout en songeant : « Ils peuvent forcer la porte, arrêter, tuer Lénine ; avec eux on peut s'attendre à tout. »

En tout cas, je notai sur-le-champ sur une feuille spéciale les numéros de tous les téléphones connus de notre arrondissement, ceux de nos camarades de Smolny, des Comités ouvriers et des syndicats d'arrondissements, situés dans le voisinage. « *Afin de ne pas les oublier en cas d'alerte* », pensai-je.

Enfin, j'éteignis la lumière. Vladimir Ilitch avait déjà éteint dans sa chambre. J'étais sur le point de m'endormir lorsque la lumière brilla soudain dans la pièce voisine. Je prêtai l'oreille. J'entendis Lénine se lever avec précaution ; il entrouvrit ma porte, et, après s'être assuré que je dormais, il s'approcha du bureau sur la pointe des pieds. Il s'y installa, déboucha l'encre, et, appuyé sur les coudes, se plongea dans son travail, après avoir étalé quelques papiers devant lui. Je voyais tout par la porte entrouverte.

Lénine écrivait, barrait une phrase, relisait, copiait un passage, se remettait à écrire et enfin commença à mettre au net. Le jour pointait déjà, cette aurore d'automne si tardive à Petrograd, lorsque Vladimir Ilitch éteignit enfin la lumière et se coucha. Je m'endormis également.

Le matin, je priai tout le monde de ne pas faire de bruit, expliquant que Vladimir Ilitch ayant travaillé toute la nuit, devait être, sûrement, très fatigué. Mais soudain, la porte s'ouvrit et il apparut, plein d'énergie, frais, dispos, l'air joyeux.

— Je vous félicite à l'occasion du premier jour de la révolution socialiste, dit-il en s'adressant à toutes les personnes présentes.

Son visage ne portait aucune trace de fatigue, comme s'il venait de se reposer une nuit entière, alors qu'en réalité, il avait à peine dormi 3 heures, après 20 heures de labeur acharné. Quelques camarades arrivèrent. Lorsque tout le monde se rassembla pour prendre le thé et qu'apparut [Nadéjda Kroupskaïa](#), qui avait passé la nuit chez nous, Vladimir Ilitch sortit de sa poche les feuilles qu'il avait écrites et nous lut son célèbre « [Décret sur la terre](#) ».

— Il ne reste qu'à le proclamer, le publier et le diffuser largement. Qu'on essaie alors de l'annuler ! Non, aucun pouvoir ne pourra reprendre ce décret aux paysans et rendre les terres aux agrariens. C'est une des plus importantes conquêtes de notre révolution. La révolution agraire se fera et elle sera consolidée, dit Lénine.

Lorsque l'un de nous lui fit remarquer qu'en province il y aurait encore beaucoup de désordres de toutes sortes au sujet de la question agraire, il répondit sans hésiter que ce n'étaient là que des détails, que tout s'arrangerait pourvu que l'on comprenne bien l'esprit du programme de cette révolution agraire, qu'on s'en imprègne et qu'on l'applique dans tout le pays. Il nous expliqua que ce décret serait accepté par la paysannerie parce qu'il était basé sur les recommandations faites par les réunions paysannes à leurs délégués au Congrès des Soviets.

— Oui, mais il s'agit des recommandations faites par les socialistes-révolutionnaires, on va donc dire que nous les avons copiées, déclara l'une des personnes présentes.

Lénine sourit.

— Qu'on le dise. Qu'est-ce que cela peut nous faire ! Les paysans comprendront parfaitement que nous soutenons toujours leurs justes revendications. Nous devons nous rapprocher des paysans, de leur vie, de leurs désirs. Et si quelques niais se moquent de nous, eh bien, tant pis. Nous n'avons jamais accordé

aux socialistes-révolutionnaires le monopole sur les paysans. Nous sommes un parti gouvernemental, et après la dictature du prolétariat, la question paysanne est la plus importante.

Lénine voulait présenter ce décret au Congrès le plus rapidement possible. Nous décidâmes d'en copier sur-le-champ quelques exemplaires à la machine et de les insérer immédiatement dans nos journaux pour qu'il soit publié le lendemain matin. Dès l'approbation du décret par le Congrès des Soviets, on allait l'adresser à tous les journaux du pays, avec ordre de l'insérer dans le prochain numéro.

Le Décret sur la terre fut bientôt expédié par exprès aux rédactions de tous les journaux de Petrograd et par la poste et le télégraphe, dans les autres villes. Nos journaux ayant réalisé à l'avance la mise en pages, des centaines de milliers et des millions de personnes purent déjà le lire dès le lendemain matin. Il fut accueilli avec enthousiasme par tous les travailleurs. La bourgeoisie grognait et montrait les dents dans les colonnes de ses journaux, mais personne n'y faisait attention...

Pendant longtemps encore, Lénine s'intéressa au nombre d'exemplaires du Décret diffusés parmi les soldats et les paysans. Ce Décret connut de nombreuses éditions, sous forme de brochures, et fut distribué gratuitement en plusieurs exemplaires, non seulement dans tous les chefs-lieux de gouvernement et de district, mais encore dans tous les centres ruraux de Russie, et je pense qu'aucune loi ne fut aussi largement publiée chez nous que la loi sur la terre, à laquelle Vladimir Ilitch accordait une si grande importance.

— Lorsque vous distribuez le Décret sur la terre aux démobilisés, spécifiait Lénine, il importe d'en expliquer à chacun d'eux le sens et la signification et il ne faut pas oublier de leur dire que si les propriétaires fonciers, les marchands et les koulaks occupent encore les terres dont ils se sont emparés, il faut absolument les en chasser et remettre ces terres à la disposition des comités paysans. Nommez quelque marin dégourdi pour veiller à ce que le démobilisé place le décret bien au fond de sa musette, afin de ne pas le perdre, et qu'il en garde une dizaine d'exemplaires sous la main pour les lire et les distribuer dans le train.

Vers le mois de février 1918, une lassitude se manifesta dans les masses. Des foules énormes de soldats s'acheminaient du front. Exténués, à bout de nerfs, ils aspiraient à regagner leurs foyers, voyant le délabrement du front et désirant se reposer du cauchemar de la vie des tranchées. Sans interruption, des unités venant du front affluaient vers Petrograd. Après un bref séjour dans la capitale, elles partaient pour l'intérieur du pays. Parmi elles, il y avait fort peu de régiments ou de détachements vraiment disciplinés.

La trahison de Trotski au cours des pourparlers de Brest-Litovsk ^[5], rendit les conditions de paix encore plus dures pour la Russie. Et, malgré tout, il fallait se hâter de conclure la paix. Une commission spéciale de la R.S.F.S.R. [*République socialiste fédérative soviétique de Russie*] se rendit à Dvinsk où devait avoir lieu la signature de ce traité de paix tellement attendu. A chaque instant on attendait le télégramme annonçant que la paix était conclue (l'armistice avait été préalablement signé). Et voici que la Direction des affaires du Conseil des commissaires du peuple reçoit un télégramme annonçant que l'ennemi avait déclenché une offensive contre Petrograd. La ville de Pskov était déjà prise. Les unités allemandes progressaient vers la gare de Dno. La garnison de la ville et de la gare s'était repliée en désordre sans opposer la moindre résistance ; les restes des unités de campagne de l'armée tsariste reculaient également. Les états-majors s'enfonçaient profondément à l'arrière. Un danger terrible menaçait Petrograd, mal défendu.

Il fallait agir immédiatement. Mis au courant du télégramme reçu, le Soviet des députés ouvriers et paysans, qui siégeait dans l'une des salles de Smolny, interrompit sa séance. Moins d'une heure après, les sirènes des usines réveillèrent la ville qui semblait déjà dans le sommeil. Cet appel, puissant et

[5] La position de Trotsky à Brest-Litovsk (cesser la guerre sans signer le traité de paix et démobiliser l'armée) avait été en réalité avalisée par un vote du Comité central du 11 (24) janvier 1918 par 9 votes pour et 7 contre. Tout ce paragraphe mélange par ailleurs allègrement la chronologie des faits.

autoritaire, résonnait à travers la ville et se perdait dans le lointain brumeux.

Les ouvriers se rassemblaient rapidement à leurs usines. Les députés du Soviet les mettaient au courant de la situation, les appelant à prendre les armes. Les gardes rouges constituèrent immédiatement des bataillons ouvriers. Ceux qui avaient quelque arme se joignirent à eux. Nombreux étaient ceux qui n'avaient pas d'armes, ils espéraient en recevoir à Smolny. Dans les ténèbres, les rues n'étant pas éclairées, des dizaines de milliers d'ouvriers affluaient en files interminables de divers arrondissements vers le point de rassemblement, Smolny.

Dans le courant de la nuit, la nouvelle parvint à Sestroretsk, Porokhovyé, Kolpino, Oboukhovski et dans d'autres faubourgs de Petrograd. Dès le matin, des détachements de la Garde Rouge quittant ces agglomérations gagnaient Smolny.

Le 21 février, vers 9 heures du matin, Lénine m'appela au fil, pour me prier de me rendre à son bureau, au Conseil des commissaires du peuple. Il se tenait près de la fenêtre. Une marche militaire retentit. Une division formée de dix mille ouvriers de Sestroretsk, vêtus de courtes pelisses en cuir tanné, bordées de fourrure blanche, défilait dans un alignement impeccable, drapeaux déployés.

— Quelle force ! s'écria Vladimir Ilitch.

La division se rangea devant Smolny. Les bataillons des matelots, venus de Cronstadt, passèrent d'un pas large et hardi. Ensuite vinrent les régiments de la Garde Rouge des ouvriers et les unités d'infanterie de la garnison, cantonnées à Petrograd. Vladimir Ilitch s'installa à sa table et se replongea dans son travail. Il rédigeait son appel célèbre : « *La Patrie socialiste est en danger !* »^[6]

Le voici :

« Afin de mettre le pays épuisé et martyrisé à l'abri de nouvelles épreuves de guerre, nous avons fait un immense sacrifice, en informant les Allemands de notre acceptation de signer leurs conditions de paix. Le 20 (7) février, au soir, nos parlementaires ont quitté Réjitsa pour Dvinsk, mais jusqu'à présent nous sommes sans réponse. Sans doute le gouvernement allemand ne se presse pas de répondre. Manifestement, il ne veut pas faire la paix. Accomplissant la mission des capitalistes de tous les pays, le militarisme allemand entend étouffer les ouvriers et les paysans russes et ukrainiens, restituer les terres aux grands propriétaires fonciers, les fabriques et les usines aux banquiers, le pouvoir à la monarchie.

Les généraux allemands veulent instaurer leur « ordre » à Petrograd et à Kiev. La République socialiste des Soviets est en danger. Jusqu'à l'heure où le prolétariat d'Allemagne se lèvera et triomphera, le devoir sacré des ouvriers et des paysans de Russie est de défendre avec abnégation la République des Soviets contre les hordes de la bourgeoisie impérialiste d'Allemagne.

Le Conseil des commissaires du peuple arrête :

1° Toutes les forces et ressources du pays seront consacrées à l'œuvre de la défense révolutionnaire.

2° Tous les Soviets et organisations révolutionnaires se doivent de défendre chaque position jusqu'à la dernière goutte de sang.

3° Les organisations des chemins de fer et les Soviets qui leur sont rattachés sont tenus d'empêcher de toutes leurs forces l'ennemi de mettre à profit l'appareil des transports ferroviaires ; de détruire pendant la retraite les voies, de faire sauter et d'incendier les bâtiments

[6] La paternité de ce décret a traditionnellement toujours été attribuée à Lénine selon l'historiographie officielle et les volumes des *Œuvres* de ce dernier. Il semblerait bien pourtant que ce soit à Trotski que l'on doive le premier jet de ce décret révolutionnaire. Cf. : Cinnella Ettore, *État « prolétarien » et science « bourgeoise »*. In : « *Cahiers du monde russe et soviétique* », vol. 32, n° 4, Octobre – Décembre 1991, pp. 469-499 ; et plus précisément page 471 ainsi que la note n° 9 (commentaire du site « [Smolny](#) » reproduit en présentation du [texte sur MIA](#)).

de chemin de fer, d'évacuer sans délai le matériel roulant wagons et locomotives vers l'Est, dans l'intérieur du pays.

4° Tous les stocks de blé et, en général, de vivres, de même que toutes autres valeurs qui risquent de tomber entre les mains de l'ennemi, doivent absolument être détruits. Les Soviets locaux veilleront à l'exécution de ces mesures, sous la responsabilité personnelle de leurs présidents.

5° Les ouvriers et les paysans de Petrograd, de Kiev et de toutes les villes, bourgades, villages et hameaux, situés sur la ligne du front nouveau, mobiliseront des bataillons pour creuser des tranchées sous la direction des spécialistes militaires.

6° On incorporera à ces bataillons tous les membres de la classe bourgeoise, hommes et femmes aptes au travail, sous la surveillance des gardes rouges ; les récalcitrants seront fusillés.

7° Toutes les publications qui s'opposent à la défense révolutionnaire et prennent le parti de la bourgeoisie allemande, ainsi que celles qui cherchent à utiliser l'invasion des hordes impérialistes afin de renverser le pouvoir des Soviets, seront interdites ; on mobilisera les rédacteurs et le personnel de ces publications pour le creusement des tranchées et autres travaux de défense.

8° Les agents de l'ennemi, les spéculateurs, les pillards, les apaches, les agitateurs contre-révolutionnaires, les espions allemands, doivent être fusillés sur place.

La Patrie socialiste est en danger !

Vive la Patrie socialiste !

Vive la Révolution socialiste internationale ! »

L'appel de Lénine, tiré à des centaines de milliers d'exemplaires, était affiché aux murs, distribué aux masses, diffusé dans les gares, les trains, les casernes, expédié dans toutes les villes. Il exerça une influence énorme sur les masses travailleuses, dans le sens de leur organisation et mobilisation.

Voici une scène typique de ces journées et dont j'ai été témoin. Une division sur le pied de guerre, avec tous les services auxiliaires, se dirigeait dans un alignement impeccable, avec orchestre et étendards, de la gare de Varsovie vers Smolny, afin de remettre les armements, les archives et la caisse, démobiliser les effectifs et les renvoyer dans leurs foyers.

Une auto apparut. Un jeune ouvrier en sortit et se précipita vers le détachement de tête.

— L'appel de Lénine ! s'écria-t-il. Les Allemands marchent sur Pétrograd ! La Patrie socialiste est en danger ! Et il distribua les imprimés à droite et à gauche.

Sans s'arrêter, le commissaire de la division parcourut rapidement le texte et adressa quelques mots au commandant. Soudain, un ordre retentit :

— Division, halte !

La division se regroupa rapidement, formant un carré sur la place Piaty Ouglov. Un tonneau fut amené d'une cour voisine, et de cette tribune improvisée, le commissaire lança d'une voix puissante à travers la place :

— La Patrie socialiste est en danger !

La place tressaillit et s'immobilisa. Le silence était impressionnant. Les passants s'arrêtèrent, eux aussi. D'une voix claire et nette, le commissaire lut avec feu l'appel de Lénine.

Il acheva sa lecture, puis :

— Eh bien, camarades, nous allons à Smolny nous démobiliser ?

Un cri jaillit, parti de milliers de poitrines :

— En route pour le front !

Les commandements se suivirent. La division se regroupa en ordre de marche et fit demi-tour. La musique militaire retentit et, martelant le sol en cadence, drapeaux déployés, cette unité modèle se remit en marche, non plus sur Smolny en vue de remettre ses armes et de regagner ses foyers, mais pour le front, pour les tranchées.

Je m'approchai des commissaires, me présentai et leur proposai de se rendre à Smolny, à l'état-major général, pour recevoir leur ordre de mission.

Deux commissaires militaires, le chef de la division et un officier, arrivèrent à Smolny et rendirent compte à Lénine que l'ordre du Conseil des commissaires du peuple avait été exécuté : la division qui allait se démobiliser retournait au front, conformément à la volonté unanime de tous les combattants. Vladimir Ilitch serra fortement les mains des militaires.

L'ordre fut immédiatement téléphoné à la gare de Varsovie de mettre à la disposition de cette glorieuse unité le nombre de convois nécessaires. L'état-major lui fixa une mission, puis elle s'embarqua rapidement et partit séance tenante pour le front. De concert avec les autres unités qui s'y trouvaient, elle porta aux troupes allemandes un coup écrasant, faisant échouer leur offensive contre la gare de Dno. Poursuivis énergiquement par nos unités, les Allemands abandonnèrent Pskov et acceptèrent sur-le-champ d'entamer des pourparlers de paix.

C'était une sérieuse victoire des troupes rouges sur les cohortes impérialistes allemandes, qui voulaient, par une offensive foudroyante, s'emparer de Petrograd Cette journée entra dans l'histoire comme celle de la naissance de l'Armée Rouge.

L'état-major travaillait nuit et jour, envoyant sans cesse au front de nouveaux renforts. Dans la journée du 21 février, le Conseil des commissaires du peuple se réunit à plusieurs reprises afin d'étudier la situation.

Là même, à Smolny, le Comité Central de notre Parti siégeait presque sans interruption, examinant les problèmes de la paix et de la guerre.

Afin d'expliquer aux populations d'une façon encore plus détaillée toutes les difficultés du moment, le Conseil des commissaires du peuple adopta le 21 février un message « *A la population travailleuse de toute la Russie* ». Cet appel, immédiatement publié par les journaux et affiché dans toute la ville, produisit une profonde impression sur les masses populaires.

Les paroles pénétrantes de ce message qui dépeignait la cruelle vérité sans aucun fard, ouvrirent les yeux à ceux qui ne se représentaient pas encore le danger terrible qui menaçait la jeune République soviétique. Des foules énormes de volontaires continuaient à se presser devant Smolny, devant l'état-major du Comité militaire révolutionnaire de Petrograd. Unis dans un élan commun, tous voulaient partir immédiatement au front pour défendre les frontières de notre pays. Ce fut une levée en masse, qui se dressa pour la défense de Petrograd

Les larges masses ouvrières comme toute la population travailleuse comprirent et approuvèrent l'ordre catégorique du chef de la Révolution d'Octobre : toute tentative de résister à la mobilisation nationale qui venait d'être décrétée devait être punie de mort.